

Revue de presse

BANDES

Mise en scène Camille Dagen
Un spectacle d'Animal Architecte



© Jean-Louis Fernandez

« Le temps peut se vivre dans les deux sens et la troupe de *Bandes* le parcourt comme un labyrinthe de voix entrelacées. Ce qui est remarquable, c'est la façon dont Camille Dagen, à la mise en scène, et Emma Depois, à la scénographie, font « théâtre de tout », pour reprendre l'expression d'Antoine Vitez. Elles travaillent main dans la main, et donnent l'impression d'une légèreté improvisée. C'est la vie même qui irrigue leur spectacle, joué par Théo Chédeville, Roman Kané, Nina Villanova et les merveilleux Hélène Morelli et Thomas Mardell, qui étaient déjà dans *Durée d'exposition*. À les voir, on a tous 30 ans. »

Brigitte Salino pour Le Monde

« *Bandes* ne cesse de nous égarer pour mieux nous rassembler. D'ailleurs, après ce préambule, que voit-on ? Un homme qui marche. Non pas poussé par des vents prévisibles mais, bille en tête, dans les bourrasques venues du passé pour mieux appréhender le présent. »

« Le spectacle avance ainsi par collages, sutures, sauts. Des bouts d'histoires qui passent en bribes, par la bande. Par ricochets. Par petits flashes. Le temps joue des castagnettes, saute comme une puce., tourne une page, en souligne une autre, revient en arrière. L'écriture est aussi une affaire d'espace, de lumière et de sons.. »

Jean-Pierre Thibaudat pour Médiapart

« À la recherche du temps passé, Camille Dagen se relie avec sa bande artistique – composée de personnalités hétérogènes – aux mouvements dadaïstes et situationnistes, les punks et les totes, les Communards et les lettristes – Guy Debord et Johnny Rotten. *Animal Architecte* suit le fil invisible qui selon Marcus, relierait tous ces mouvements artistiques, littéraires et musicaux, dont le point commun serait le refus des conventions. Camille Dagen emprunte le cheminement d'une histoire souterraine, force motrice des productions culturelles les plus novatrices et radicales.. »

Veneranda pour Dernières Nouvelles d'Alsace

« Ressusciter est le mot clé de la première », confie Camille Dagen. « Nous travaillons dans l'idée de ramener du passé au présent des moments décisifs, à faire revivre de l'histoire, inspirées notamment par *Lipstick Traces*. » Une seule idée en tête, faire « rejaillir ces moments qui changent tout et ne sont pourtant pas inscrits dans l'histoire officielle. Ces instants absolus que ces bandes ont créés, auxquels se relier et trouver de l'importance ici et maintenant. »

Thomas Flagel pour Magazine Poly

« BANDES interroge l'énergie créatrice du refus et de l'intelligence collective. S'entourant de créateurs son et lumière, ainsi que d'un groupe hétéroclite de comédiennes et comédiens (Théo Chédeville, Hélène Morelli, Roman Kané, Thomas Mardell et Nina Villanova), Camille Dagen et Emma Depois donnent naissance à leur deuxième spectacle. Une proposition qui confirme le goût des deux jeunes artistes pour un théâtre de l'hybridation et de la performance, pour un théâtre qui s'appuie sur la pensée afin de produire de la pensée. »

Manuel Piolat Soleymat pour La Terrasse

Le Monde

Le 20 novembre 2021 par Brigitte Salino

« Bandes », un voyage bien vivan sur les terres du souvenir

« *Bandes* », le nouveau spectacle de Camille Dagen et Emma Depoid, labyrinthe de voix entrelacées, fait se croiser la Commune et les Sex Pistols, Chris Marker et Thierry Ardisson.

Dévaler la rue de Belleville comme on dévale le temps. Voir Paris autrement qu'il a toujours semblé être. Se dire qu'on a 30 ans et que sa vie est déjà en partie derrière soi. Se demander ce que ça change. Voilà ce qui guide *Bandes*, le nouveau spectacle de la compagnie Animal Architecte fondée par Camille Dagen et Emma Depoid. Et c'est une réussite : du théâtre beau, vivant, intempestif. Le théâtre d'une génération née autour de 1990, et d'une bande formée dans l'orbite de l'école du Théâtre national de Strasbourg.

Bandes est le deuxième spectacle d'Animal Architecte. Le premier, *Durée d'exposition*, mettait au jour le temps du souvenir en partant du processus de la photographie argentique. *Bandes* reste sur les terres du souvenir, mais c'est vers le souvenir pour demain que cette fois il se tourne. Au départ, il y a *Lipstick Traces*, le livre de Greil Marcus qui jette des ponts jouissifs et blasphématoires entre les Sex Pistols et l'Internationale situationniste de Guy Debord, mais pas seulement : sous titré « *Une histoire secrète du XXe siècle* », il s'autorise à flâner dans diverses directions que Greil Marcus ne cherche pas à contrôler. Animal Architecte prend l'auteur à la lettre : il se sert de son livre comme un déclencheur, et place son spectacle sous l'égide d'un texte qui, en ouverture du spectacle, défile sur un drap : « *mémoire vive/signifie/mémoire volatile/en informatique.* »

Le drap est posé sur un tancarville, au fond du plateau. Devant, on voit un drôle d'instrument, d'où partent des fils. Une sorte d'antiquité technique ou informatique qui envoie des signaux. Puis un garçon entre sur le plateau par une porte en fer qui claque derrière lui. En général, une porte qui claque annonce une fin. Ici, elle signale un début. Le garçon s'avance, à la fois intimidé et attentif. « *Alors, c'est ici que ça se passe* », dit-il. C'est lui qui raconte comment il dévale la rue de Belleville et comment hier le rejoint : il pense à la Commune, se voit rejoindre la chaîne humaine élevant des barricades avec des pavés, le 18 mars 1871. À la fin de *Bandes*, on le verra, avec ses amis, s'attaquer à la colonne Vendôme, qui fut détruite par la Commune, puis reconstruite

Labyrinthe de voix entrelacées

La boucle sera bouclée, mais en attendant, quel voyage on aura fait ! On sera allé au dernier concert des Sex Pistols, le 14 janvier 1978, à San Francisco. On aura passé la nuit à marcher dans Paris, adolescents, au printemps, en se disant que le temps à venir semble infini. On aura vu le couple amoureux du *Joli Mai* (1963), le film de Chris Marker et Pierre Lhomme, où l'homme, prêt à partir comme soldat à la guerre d'Algérie, se dit certain que « *le bonheur est éternel.* ». On aura croisé un chevalier chantant « *On allait au bord de la mer...* », les paroles de Michel Jonasz, on sera allé sur des plateaux de télévision pour deux interviews : en 1980, celle de Keith Levene et de John Lydon, qui n'a plus le droit de se faire appeler Johnny Rotten depuis que les Sex Pistols ont explosé ; en 1987 celle de Jean-Luc Godard et Anna Karina, que Thierry Ardisson fait se retrouver, par surprise, dans son émission « Bains de minuit ».

Le temps peut se vivre dans les deux sens et la troupe de *Bandes* le parcourt comme un labyrinthe de voix entrelacées. Ce qui est remarquable, c'est la façon dont Camille Dagen, à la mise en scène, et Emma Depois, à la scénographie, font « théâtre de tout », pour reprendre l'expression d'Antoine Vitez. Elles travaillent main dans la main, et donnent l'impression d'une légèreté improvisée. C'est la vie même qui irrigue leur spectacle, joué par Théo Chédeville, Roman Kané, Nina Villanova et les merveilleux Hélène Morelli et Thomas Mardell, qui étaient déjà dans *Durée d'exposition*. À les voir, on a tous 30 ans.



MEDIAPART

Le 09 mars 2021 par Jean-Pierre Thibaudat

Le temps de « Bandes »

Camille Dagen et sa bande générationnelle d'artistes de la scène, inspirés par Greil Marcus, creusent, dans leur miroir, l'héritage d'autres bandes : le peuple de la Commune, les figures d'exclus de l'Internationale Lettriste puis Situationniste, la comète punk des Sex Pistols. Bon, et maintenant, on fait quoi ? questionne le théâtre acculé dans ses cordes. Passionnant.

Le premier spectacle de la compagnie Animal Architecte mis en scène par Camille Dagen (avec la complicité d'Emma Depoid, codirectrice de la compagnie et scénographe) après sa sortie de l'école du Théâtre national de Strasbourg avait pour titre *Durée d'exposition*. Titre à tiroirs joliment polysémique. Sur un écran s'affichaient les différentes étapes de la prise de photo d'un appareil argentique jusqu'à ce que des produits chimiques, révélateur puis fixateur, en donnent une figuration, une traduction ou une incarnation sur papier, passant de l'image latente à l'image visible (lire ici). Ce spectacle se souvenait de films vus, de chansons entendues et tout autant de spectacles non vus (comme *Bérénice* dans la mise en scène de Klaus Grüber) mais bordés de légendes, cernés de mystères, et poudrés d'une aura comme odorante.

La bande passante du passé

Le nouveau et second spectacle de la compagnie est mis en scène et largement écrit par Camille Dagen (toujours avec la complicité d'Emma Depoid et, de plus, pour l'écriture, celle des acteurs). Il a pour titre *Bandes*, titre, lui aussi, joliment polysémique. De quelles bandes parle-t-on ? Des bandes magnétiques des vieux Nagra et Revox qui ont emmagasiné des kilomètres de mémoires et sont au cœur de la belle pièce de Beckett *La Dernière Bande* ? Des bandes de copains-voyous-irréductibles qui se forment entre vingt, trente ans et plus, autour d'intérêts stratégiques et d'envies communes dans un temps dont la durée sera généralement limitée mais possiblement intense et productive ? Des bandes d'accès d'urgence en cas de perte ou de trou noir ? Ou encore d'une bande à part comme filmait Godard ? ou, pour commencer, la bande d'un band qui fait boum ? Tout cela et bien d'autres choses, comme le suggère et le décline ce mot d'ordre qui, après avoir irrigué le spectacle, le résume en le concluant : « J'ai des souvenirs qui ne sont pas les miens. » Et peu importe que cela soit ou pas une citation : tout ce que je dis et fais m'appartient. Un réservoir de lignes de force pour aujourd'hui et de biscuits pour demain.

Sur un drap sont projetés ces mots : « mémoire vive / signifie / mémoire volatile / en informatique ». C'est comme ça que cela commence. L'ordinateur qui trône au devant de la scène, tel un gardien du temple, nous aura prévenu : il capte tout. Je me souviens que dans les spectacles du mime Marceau, avant une nouvelle aventure de Bip, un assistant entraînait sur scène avec un drap de velours portant le titre du numéro, « Bip marche contre le vent », par exemple. Il était beau qu'un artisan d'un des plus vieux métiers du monde, mime, ait pris pour nom de son personnage, le son qu'émettaient les premiers satellites tournant alors autour de la terre. Je m'égarer ? Non. Bandes ne cesse de nous égarer pour mieux nous rassembler. D'ailleurs, après ce préambule, que voit-on ? Un homme qui marche. Non pas poussé par des vents prévisibles mais, bille en tête, dans les bourrasques venues du passé pour mieux appréhender le présent.

C'est le printemps. D'un pas dit « décidé », il entre dans le spectacle. Le voici descendant des hauts de Belleville. Il se retrouve bientôt pris dans une chaîne à passer de gros cailloux, à construire de fait une barricade. « Je suis dedans, je ne suis plus spectateur », dit-il. Il vient d'être propulsé dans la Commune de Paris.

Au marcheur de la Commune fera écho le pousseur du Winterland de San Francisco le 14 janvier 1978. « Je poussais, moi aussi. Parcourant les allées du Winterland tandis que jouaient les Sex Pistols, je ressentais une confiance et un appétit qui étaient tous deux neufs. Trente-deux ans ne m'avaient pas enseigné ce que j'apprends cette nuit : quand vous êtes poussés, poussez, vous aussi », entend-on dans l'espace fait d'îlots (qui se décomposeront, se recomposeront). Des phrases écrites par Greil Marcus dans *Lipstick Traces*, sous-titré « Une histoire secrète du vingtième siècle » (traduit de l'anglais par Guillaume Godard, Folio actuel). Très libre adaptation du livre, le spectacle reprend une partie des collusions, frottements et rapprochements que le livre opère entre la Commune de Paris, le dernier concert de Johnny Rotten et des Sex Pistols, l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste – tout en vagabondant ailleurs : du côté des propositions de plusieurs des interprètes, et plus loin dans le temps à travers divers entretiens reconstitués (joués). Marcus consacre aussi beaucoup de pages au cabaret Voltaire et provoque de saisissants court-circuits en rapprochant le chanteur des Sex Pistols d'un flagellant du XVe siècle.

Moment fort du spectacle cette irruption du punk, d'autant qu'un acteur (maigre, gestuelle) semble physiquement la réincarnation de Johnny Rotten. Cinq actrices et acteurs à peine plus nombreux que les trois musiciens (dont Sid Vicious) entourant le chanteur, suffisent à dire cette « foule qui cesse d'être une foule, qui devient un corps amoureux de ses propres désirs. ».

Collages, sutures, sauts

Belle et saine audace que de réinventer de tels moments, engrangeant de l'inoubliable collectif, dressant un socle ou bouclier pour affronter les mauvaises passes, entuber la solitude et saisir une lumière dans ce présent vieux de quarante ans. « Pour un bref moment je percevais pourquoi et comment quelqu'un comme moi – peut avoir aussi besoin d'éprouver tout son corps comme ça : dans la confrontation, le risque et les contradictions et peu importe mes mains qui jouent Bach au piano, avoir aussi besoin que les punks existent ; et pourquoi et comment quelqu'un comme moi peut oser jouir si fort, si violemment parfois » dit une voix de Bandes.

C'est maintenant l'été. Une nuit, juste avant l'aube, la fin de fête d'un lycée. On s'éparpille. On a envie de rester là dehors, on achète des bouteilles, des amandes, on va dans une rue en pente. « j'osais enfin l'embrasser, je n'en revenais pas, j'avais l'impression qu'il y avait TOUT dans ce baiser ». Plus tard, c'est à nouveau l'aube mais à San Francisco. Une voix : « si j'arrive à fonder ma propre vie sur le désir d'affirmer ce moment ? Je vais crier ! Rien ne sera plus jamais comme avant ! »

Le spectacle avance ainsi par collages, sutures, sauts. Des bouts d'histoires qui passent en bribes, par la bande. Par ricochets. Par petits flashes. Le temps joue des castagnettes, saute comme une puce., tourne une page, en souligne une autre, revient en arrière. L'écriture est aussi une affaire d'espace, de lumière et de sons.

Et voici un extrait de *Joli mai*, le film de Chris Marker. Un jeune couple va se marier. Lui s'apprête à partir pour son service en Afrique du Nord. Est-ce que leur bonheur persistera lorsqu'ils seront vieux ? « Moi je ne sais pas, mais je pense que, on est jeunes mais certains disent...Après quelques années de mariage, on arrive à ... moi je crois au bonheur éternel » dit la jeune femme. Bandes est un spectacle qui se pose plein de points de suspension.

Le jeune couple de Marker au pied de son avenir forcément incertain ouvre la voie pour la seconde partie du spectacle : « Mémoires ». Bref, et après ? Vingt, trente ans après ? « Que sont mes amis devenus/ Que j'avais de si près tenus/ Et tant aimés/Ils ont été trop clairsemés/Je crois le vent les a ôtés... » semble chanter Rutebeuf (1230-1285), planqué dans les coulisses. C'est le temps du retour de manivelle impitoyable des archives. L'ordinateur, cette bête immonde de mémoires jubile...

Collages, sutures, sauts

Johnny Rotten devenu John Lindon et le manager de son nouveau groupe Public Enemy parlent « entreprise »

et « communication » et décrètent que le rock and roll est, au choix : un mort, une maladie, une peste. Puis c'est au tour de Gil Wolman, l'un des anciens de l'Internationale Situationniste (IS), exclu par Guy Debord comme beaucoup. Reconverti dans la peinture, il ne tombe pas dans le piège des souvenirs de l'ancien combattant exclu. Comme cet autre dont il est brièvement question dans le spectacle, Ivan Chtcheglov, exclu bien avant, au temps premier de l'Internationale Lettriste (IL) et qui deviendra fou, comme le racontent Marcus et Michèle Bernstein dans *Lipstick Traces*. Bernstein, première compagne de Guy Debord dont elle divorcera pour se remarier en Angleterre et envoyer de là-bas d'exquises chroniques littéraires publiées dans les pages Livres du Libération des années 80.

Lorsque j'ai vu le spectacle lors d'une répétition générale, cette évocation quelque peu elliptique de l'IL et de l'IS risquait d'entraîner le décrochage de spectateurs peu ou pas au parfum de ces histoires. Mais, bientôt, la discussion des actrices et des acteurs entre eux sur la notion d'exclusion rebranchait le courant. « Oui, je crois qu'il faut être dur parfois ! Mais face au monde. PAS entre nous », arguait l'un. Propos de bande, s'il en est. Pour finir, Godard et Karina se retrouvent vingt ans après leur séparation à la télé chez Ardisson. Qu'est-ce que je peux dire, j'sais pas quoi dire. Karina se lève et sort. Exit Godard. A la niche Ardisson.

Restés seuls, les cinq actrices et acteurs s'interrogent : où en est le spectacle ? Où en sommes-nous de nos vies ? L'avenir appartient aux audacieux. Le passé, ô beau miroir, aura le dernier mot : on revient au temps de la Commune à l'heure où l'on va, tous ensemble, abattre la colonne Vendôme. Noir.spectacle : « Mémoires ». Bref, et après ? Vingt, trente ans après ? « Que sont mes amis devenus/ Que j'avais de si près tenus/ Et tant aimés/ Ils ont été trop clairsemés/Je crois le vent les a ôté... » semble chanter Rutebeuf (1230-1285), planqué dans les coulisses. C'est le temps du retour de manivelle impitoyable des archives. L'ordinateur, cette bête immonde de mémoires jubile...

C'est aux saluts que l'on mesure combien le « s » de Bandes commence par cette bande singulière qui est devant nous. Une bande générationnelle comme toutes les bandes. Kaspar Tainturier-Fink (musique), Sébastien Lemarchand (lumières) et Emma Depoid sont sortis ces dernières années de l'école du TNS (Théâtre national de Strasbourg) tout comme Camille Dagen. Tous étaient déjà dans l'aventure de *Durée d'exposition*. Les ont rejoints Germain Fourvel (vidéo) et Edith Biscaro (régisseuse générale et régisseuse plateau), sortis plus récemment du TNS. Mathieu Garling (dramaturgie) vient lui de l'ENS (Ecole normale supérieure) où Camille Dagen l'a connu avant qu'elle ne bifurque vers l'école du TNS.

L'acteur Thomas Mardell et l'actrice Hélène Morelli sont également sortis de l'école du TNS. Nina Villanova a fait l'ERAC, Théo Chédeville le CNSAD, il était le Pierrot du *Don Juan* de Molière que Camille Dagen avait monté lorsqu'elle était encore élève à l'ENS, Roman Kané tenait le rôle-titre et le revoilà. Autant de fidèles amitiés. Belle bande que celle, effrontée, douée et volontaire de Bandes.

« Bandes parle de l'échec, de la peur de l'échec et de la nécessité de l'échec », écrit Camille Dagen. « Ça parle de la difficulté à se retrouver et s'unir autour d'une sensation commune. Ça cherche à comprendre pourquoi les bandes finissent par se séparer. » Ça parle aussi « du fait que choisir quels disparus sont encore nos contemporains est un acte décisif. Ça parle de l'histoire des générations qui passent, des pères qui cherchent en vain leurs enfants perdus, leurs héritiers manqués et vice versa ».

Il y a longtemps (trente ans ?), j'avais publié dans Libération un article intitulé « Le Temps des bandes ». Le titre était volontariste donc excessif. Nombre de ces bandes n'en étaient pas, d'autres ont eu la vie plus ou moins courte. Au moins l'une d'elles a perduré jusqu'aujourd'hui : le théâtre du Radeau à la Fonderie du Mans autour de François Tanguy. C'est là que toute la bande est venue longuement répéter, l'été dernier, ce qui allait devenir Bandes.



Le 12 novembre 2020 par Veneranda PALADINO

Faire partie de Bandes

La résidence artistique de Camille Dagen devait déboucher ces jours-ci, sur la création de Bandes au Maillon. Des répétitions dans un théâtre reconfiné aux enjeux de cette nouvelle pièce qui interroge le présent à l'aune des mouvements subversifs, la metteuse en scène s'exprime.

Le théâtre strasbourgeois du Maillon n'est pas le seul à se battre pour ses artistes. Au cœur du reconfinement, l'équipe de Barbara Engelhardt a continué à soutenir les artistes d'Animal Architecte, dans leur processus de création.

Le refus des conventions

La metteuse en scène Camille Dagen, en binôme avec Emma Depoid, scénographe, est en résidence depuis plusieurs semaines qui devait mener ces jours-ci, à la création de Bandes – coproduite par le Maillon. Las, la jeune femme reconnaît avoir été saisie par « un coup de blues et un sentiment de vacuité aux premiers jours reconfinés puis une forme de joie, dit-elle, nous a gagnés ; au sein de l'équipe, une résilience s'est imposée et on a continué à travailler comme des fous de 9 h à 23 h ».

Après *Durée d'exposition*, Camille Dagen, formée à l'école du Théâtre national de Strasbourg, prolonge son questionnement sur le temps, « si engloutissant » aujourd'hui. Paradoxalement, à moins de trente ans, la metteuse en scène n'en nit pas de lutter contre une course effrénée aux projets, la projection ininterrompue. Dans son premier spectacle, elle a ausculté le présent en butte à la mélancolie et au vide en revenant à la photographie argentine. Pour Bandes, le processus a démarré en 2018, c'est dire si elle prend le temps d'éprouver la durée. « C'est un spectacle sur notre rapport à l'histoire de la contre-culture et à la pensée subversive de la modernité qui a pour point de départ *Lipstick Traces* de Greil Marcus », précise la metteuse en scène.

À la recherche du temps passé, Camille Dagen se relie avec sa bande artistique – composée de personnalités hétérogènes – aux mouvements dadaïstes et situationnistes, les punks et les totos, les Communistes et les lettristes – Guy Debord et Johnny Rotten. Animal Architecte suit le fil invisible qui selon Marcus, relierait tous ces mouvements artistiques, littéraires et musicaux, dont le point commun serait le refus des conventions. Camille Dagen emprunte le cheminement d'une histoire souterraine, force motrice des productions culturelles les plus novatrices et radicales.

De traces en fantômes

Face à l'oubli, la récupération mercantile de certains idéaux transformés en slogans marketing, une mémoire trouée, *Bandes* piste les traces, convoque les fantômes et se reconnecte à la veine subversive de ces mouvements. « Axé sur les années 80, on se donne une mémoire d'événements, de choses que l'on n'a pas vécus », indique Camille Dagen.

Dans une première partie, le passé est conjugué au présent. Puis vient le temps de la réappropriation de trois archives, dont un entretien de Johnny Rotten alors membre de Public Image Limited, après la dissolution des Sex Pistols. Une dérive géographique dans Paris un jour de mai du XIX^e siècle ouvre la pièce qui se referme comme un palindrome sur cette même journée particulière... Un ordinateur dont on a hacké la mémoire vive, demeure ce témoin hiératique.

Comme jamais, on perçoit combien ce spectacle qu'on dit « vivant » nous rend vivants.

Novembre 2020, numéro 233, par Thomas Flagel

Bandes à part

La compagnie Animal Architecte crée Bandes au Maillon : une pièce autour de la contre-culture qui revisite la Commune de Paris, la critique situationniste ou encore les Sex Pistols comme autant de fantômes nous guidant au présent.

De *Durée d'exposition*, le premier spectacle d'Emma Depoid et Camille Dagen présenté en janvier à Strasbourg, les deux anciennes pensionnaires de l'École du TNS conservent l'état de plateau final pour point de départ de ce nouveau projet. Tout justes sorties d'une résidence à La Comédie de Reims, le monstre actuel que représente *Bandes* n'augure pas encore de ce qu'il sera d'ici trois semaines, conscientes du travail restant à mener sur la seconde partie de la pièce. « Ressusciter est le mot clé de la première », confie Camille Dagen. « Nous travaillons dans l'idée de ramener du passé au présent des moments décisifs, à faire revivre de l'histoire, inspirées notamment par *Lipstick Traces*. » Une seule idée en tête, faire « rejaillir ces moments qui changent tout et ne sont pourtant pas inscrits dans l'histoire officielle. Ces instants absolus que ces bandes ont créés, auxquels se relier et trouver de l'importance ici et maintenant. » Fidèles à leur continuité narrative diffractée, se mêle à une journée d'errance dans le printemps de La Commune, un même concert violent raconté du point de vue de trois comédiens dans trois temporalités différentes : le dernier des Sex Pistols en 1978, avant que Johnny Rotten, figure du punk, ne lui tourne le dos. Dans leur boîte à outils, elles conservent des Situationnistes « l'idée que le temps n'est pas linéaire. Ainsi dérivons-nous sur scène dans le Paris de 1871 en nous laissant modifier par le paysage et le territoire. Chaque événement convoqué est comme une porte menant à un moment qui, s'il se condense assez, crée une situation. »

Du plateau nu, Emma Depoid forme une sorte de ville reposant sur un dispositif scénographique suspendu. « Lampes à vapeur de sodium ou de mercure révéleront les murs, attirant notre attention sur les trajectoires possibles entre les interstices créés par différents modules : une plateforme lumineuse, de la fumée troublant la vision et des cadres en métal. Une sorte de maquette créant une diversité de rapports d'échelle, de sensations de corps et de limites qui rendent le travail de visualisation des comédiens plus important que jamais pour convoquer ce qui les entoure, en se laissant peupler par l'énergie de tous les artistes et penseurs invoqués, appartenant souvent à la marge. » Ce deuxième temps, « totalement démesuré, parcellaire et troué », explore la conflictualité et l'échec à base d'interviews. Le motif de la dispute contemporaine s'ajoute à une réflexion sur « l'histoire comme un dispositif de pouvoir. Les dadas comme les punks se sont méfiés de toute récupération », assure Camille. « Nous cherchons le surgissement de petites magies brinquebalantes mais puissantes – remplies d'amis vivants ou morts – qui nous relie à de l'intime. » Un espace entre la colère immense et le rêve naïf, des feux allumés réchauffant de tous les échecs.

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

La Terrasse

Novembre 2020 par Manuel Piolat Soleymat

BANDES de Camille Dagen et Emma Depoid

La scénographe Emma Depoid et la metteuse en scène Camille Dagen présentent leur deuxième création au Maillon : une proposition hybride « sur notre rapport à l'histoire de la contre-culture et à la pensée subversive de la modernité ».

Inspiré librement de *Lipstick Traces*, essai culte du critique américain Greil Marcus qui dessine « une histoire secrète du XXème siècle » en mettant en regard les mouvements dadaïstes et situationnistes, les punks et les totes, les Communards et les lettristes..., **BANDES** interroge l'énergie créatrice du refus et de l'intelligence collective. S'entourant de créateurs son et lumière, ainsi que d'un groupe hétéroclite de comédiennes et comédiens (Théo Chédeville, Hélène Morelli, Roman Kané, Thomas Mardell et Nina Villanova), Camille Dagen et Emma Depoid donnent naissance à leur deuxième spectacle. Une proposition qui confirme le goût des deux jeunes artistes pour un théâtre de l'hybridation et de la performance, pour un théâtre qui s'appuie sur la pensée afin de produire de la pensée.